

*Unité et origine des vertus dans la philosophie ancienne.* Textes réunis et édités par Bernard Collette-Dučič et Sylvain Delcomminette (Cahiers de philosophie ancienne n. 23), Bruxelles, Éditions OUSIA 2014, p. 478, ISBN 978-2-87060-171-6.

Nous présentons ici un riche volume sur un thème éthique majeur tel que celui de l'origine et de l'unité des vertus. Les différentes contributions traitent, selon un ordre chronologique, d'abord de Socrate (par L.-A. Dorion) et Platon (par M.-A. Gavray, D. Sedley, A. Giavatto), ensuite d'Aristote et de ses commentateurs (par S. Delcomminette et D. Lefebvre), d'Épicure (par J. Warren) et des Stoïciens (par B. Collette-Dučič, J.-B. Gourinat), des platoniciens post-hellénistiques (par G. Boys-Stones), de Plotin (par A. Schniewind) et des platoniciens tardifs (par D. Cohen) ainsi que d'Augustin (par O. Gilon). La dernière étude du volume est celle consacrée par M. Dixsaut à des rapprochements entre Platon et Nietzsche.

En effet, selon le projet des éditeurs du volume B. Collette-Dučič et S. Delcomminette, il est question, d'une part, d'examiner « certains [épisodes de la philosophie ancienne] souvent négligés, comme le péripatétisme et le platonisme post-hellénistique » (*Introduction*, p. 17); de l'autre, de mettre en valeur les multiples racines anciennes (et non seulement celle aristotélicienne) du débat contemporain sur les vertus : « Après avoir subi une certaine éclipse au cours de l'histoire de la philosophie [dans l'époque moderne], la question de la vertu est revenue sur le devant de la scène dans les éthiques contemporaines. C'est toutefois généralement le modèle aristotélicien qui prévaut à titre de référence » (p. 16). En fait, les parallèles présentés et commentés par M. Dixsaut entre Platon et Nietzsche sont très précis dans la lettre et très stimulants dans l'esprit : ils pourraient ouvrir la voie à d'autres opérations interprétatives du même genre.

Il nous semble impossible à présent de résumer la méthode ainsi que les résultats de toutes les susdites contributions, de sorte que nous nous limiterons à discuter celles concernant Platon, tout en invitant le lecteur à les lire toutes. Les études sur Platon sont celles, dans l'ordre, de Marc-Antoine Gavray, *Unité et origine des vertus dans le « Protagoras »* (pp. 39-64), de David Sedley, *The unity of virtue after the « Protagoras »* (pp. 65-90) et d'Angelo Giavatto, *Unité et articulations de la vertu dans le « Politique » et dans les « Lois » de Platon* (pp. 91-118).

M.-A. Gavray argumente que le personnage du sophiste Protagoras dans le dialogue de Platon qui porte ce nom accepte la similitude, proposée par Socrate, selon laquelle les parties de la vertu sont différentes entre elles tout comme le sont les parties d'un visage (Plat., *Prot.* 329d), et, par là, il est amené ensuite à admettre une unité seulement apparente des vertus elles-mêmes (*art. cit.*, p. 55). Cela est visible dans l'admission de la part du sophiste selon

laquelle un individu peut bien posséder une vertu sans en posséder les autres : un être humain peut être courageux mais injuste, ou juste mais pas sage. En outre la sagesse (*sophia*) est présentée par Protagoras comme la plus importante des parties de la vertu (Plat., *Prot.* 329e-330a). Gavray commente ce passage du dialogue en les termes suivants :

« En outre, s'esquisse la possibilité d'un classement et d'une hiérarchie des vertus. De la même façon que, parmi les sens, la vue possède une certaine supériorité, la *sophia*, la vertu sophistique par excellence (312c), domine les autres parties. Elle constitue néanmoins une vertu particulière, plutôt que le principe qui rassemblerait toutes les vertus. Autrement dit, cette supériorité ne signifie pas que l'acquisition de la vertu en général, ou d'une vertu particulière se fonde sur le savoir » (*art. cit.*, p. 58).

Donc la supériorité de la *sophia* parmi les différentes parties de la vertu n'impliquerait pas « un modèle intellectualiste de l'unité des vertus », pour utiliser une expression chère aux éditeurs du volume (cf. *infra* à propos de la *Conclusion* du volume). Cela est répété par M.-A. Gavray à propos du courage : « Le courageux se démarque non par son savoir, mais par la fermeté et la force de son âme » (*art. cit.*, p. 60). Et encore : « Cette définition du courage n'implique ni la *sophia* ni une autre vertu. Elle suppose seulement l'existence d'une conscience du danger, indépendant d'une compétence technique relative à la façon de l'affronter » (*art. cit.*, pp. 60-61).

À l'inverse, David Sedley insiste sur la position du Socrate de Platon dans le même dialogue du *Protagoras*, selon laquelle les vertus cardinales constitueraient une unité inséparable (*art. cit.*, p. 65). Pour citer le mots mêmes de l'Auteur, la thèse que défend Socrate dans le *Protagoras* serait la suivante : « It is the strongest possible version of the unity thesis, the one according to which the names of the five cardinal virtues – wisdom, justice, courage, moderation and piety – are co-referential terms. Thus the five virtues stand in a relationship of identity to each other... Socrates' thesis of the identity of the five virtues is a reductionist one: four virtues (justice, courage, moderation and piety) are reducible to the fifth, wisdom or knowledge (esp. 316a3-b7, cf. 352d1-3). Reducing all virtue to knowledge in this way is, in its turn, Socrates' strategy for defending his thesis that virtue is teachable » (*art. cit.*, p. 66).

Cette interprétation au fond ne contredit pas celle de Gavray dans la mesure où ce dernier avait attribué au sophiste Protagoras, et non pas à Socrate ni à Platon, l'idée d'une unité extérieure et apparente des vertus, qui pouvaient exister aussi séparément. D. Sedley se propose d'examiner ce qui devient la thèse de l'unité forte des vertus dans des dialogues postérieurs au *Protagoras*, en particulier dans la *République* pour montrer que le modèle intellectualiste de l'unité des vertus, propre au *Protagoras* (mais en action aussi dans le *Phédon*